



L'enquête

Thierry Horguelin



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



L'enquête

Thierry Horguelin



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

A force d'y revenir et de l'arpenter en tout sens – peut-être poussé par la croyance naïve que les lieux conservent la mémoire des drames dont ils ont été le théâtre –, il me semble que c'est comme si j'avais toujours habité Strafford Hall. Je pourrais m'y diriger les yeux bandés, dresser de mémoire l'inventaire des meubles et des objets de prix dont regorgent ces pièces que j'ai parcourues cent fois comme à présent je traverse le grand hall en direction du salon, m'arrêtant un moment devant le petit tableau à la Gainsborough où une famille d'autrefois goûte les joies tranquilles d'une promenade dans la campagne anglaise. Il règne en ces lieux un pesant silence depuis qu'Ethel Carley a décidé de fermer le domaine, et je me dis qu'il est étrange, le bruit que font les pas dans une maison déserte, on dirait qu'ils résonnent comme un glas fatidique, les cambrioleurs doivent bien connaître cette sensation-là, et d'ailleurs si quelqu'un me surprenait ici, il me prendrait sûrement pour un voleur. Cette pensée m'accompagne tandis que je pénètre dans la bibliothèque où les Carley avaient pris l'habitude de réunir, plutôt que dans le salon trop formel, leurs convives après le dîner. Rien n'a changé ici, tout est resté en place comme à la suite d'un départ précipité, si bien qu'un peu d'imagination suffit pour animer ce décor, les rayonnages chargés de livres, la table de jeu en acajou où Trentham et Moore aimaient à disputer de longues parties d'échecs, le fauteuil en velours où Anthony parcourait nerveusement son journal hippique en fumant cigarette sur cigarette. Non, rien n'a changé, si ce n'est la fine couche de poussière qui recouvre à présent le mobilier. S'il voyait ça, Briggs en serait malade, lui qui mettait un point d'honneur à ce que la maison soit toujours immaculée et qui tançait la jeune Amy en lui reprochant son manque d'ardeur à cirer les parquets et frotter l'argenterie. À l'autre bout de la bibliothèque, un panneau en trompe-l'œil figurant de faux livres dissimule une porte, et c'est par cette entrée dérobée que j'accède au fumoir. Je m'attarde un instant dans cette pièce sombre, au papier peint chargé, dont Kemble avait fait son antre de prédilection. Mes pas m'entraînent ensuite dans la cuisine où la vieille Mrs Parsons régnait sans partage, mais là je ne m'attarde pas, j'emprunte directement l'escalier de service et me voici à l'étage des chambres de maîtres, qui s'alignent le long d'un grand corridor à l'épais tapis vert d'eau. J'entre dans la chambre claire d'Ethel qui sent encore la lavande, passe par une porte contiguë dans celle de son

époux, puis regagne le corridor. Celui-ci s'ouvre à son extrémité sur une vaste galerie surplombant l'entrée, et de là l'imposant escalier aux marches de marbre me reconduit dans le hall, mais cette fois, tournant le dos au salon, c'est vers le cabinet de travail que je me dirige. Il y règne un désordre indescriptible de livres et de papiers auxquels les domestiques avaient interdiction formelle de toucher, et sur le bureau aussi s'étale un fatras de notes et d'ébauches, des plans d'intrigues cent fois recommencés, des listes de noms de personnages, les prémises d'un roman qui restera inachevé. L'endroit paraît plus triste encore d'être inondé de soleil, il devait faire beau cette après-midi-là aussi, me dis-je en passant dans la pièce attenante où la malheureuse Amy a découvert le corps de Martin Carley.

Il gisait contre le mur, affaissé comme un pantin désarticulé, la main pressant un mouchoir sanglant contre la poitrine. Amy est restée tétanisée, puis elle s'est mise à pousser des hurlements de bête, les portes se sont ouvertes et ils ont tous accouru des quatre coins de la maison. Il n'a pas été facile à l'inspecteur Frost de démêler par la suite l'ordre d'arrivée des uns et des autres, mais il est certain que Trentham s'est ressaisi le premier et que c'est lui qui a téléphoné à la police, tandis que Briggs apportait à Amy, tremblante et blanche comme un linge, un petit verre de cognac.

Très vite, le défi intellectuel d'une énigme à résoudre dissipe l'horreur du crime et du sang, le mort est à peine refroidi qu'il n'est déjà plus qu'une pièce parmi d'autres d'un puzzle à reconstituer, comme j'ai pu l'éprouver non sans un certain remords en suivant l'inspecteur Frost dans ses investigations. Reprenant mon parcours qui me mène une fois encore de l'office au salon et du hall aux chambres de bonnes, je repense au brio avec lequel Frost a conduit les interrogatoires. C'était la première enquête à laquelle j'assistais, et combien j'admirais sa patience d'araignée, sa manière insidieuse de vaincre les réticences et de soutirer les aveux. Il convoque un à un les témoins dans la bibliothèque où l'impeccable Briggs vient d'apporter le café, Ethel Carley livide et si belle dans sa robe noire, son fils Anthony en visite pour le week-end, Brian Moore, fidèle complice de Carley en écriture, vingt ans d'une collaboration sans nuages qui vit naître tant de succès de librairie – qui n'a pas emporté en vacances un roman policier signé Carley-Moore ? –, l'heureux éditeur Trentham dont ils ont fait la fortune, le brillant critique Kemble venu interviewer

le tandem d'auteurs dont il prépare la biographie, Amy et Mrs Parsons qui ne peuvent que répéter combien Monsieur, si sombre ces derniers temps, s'était montré fringant le matin de sa mort, vraiment c'est trop affreux. C'est la vertu des crimes que de dévoiler la face cachée des apparences et progressivement, à mesure que Frost confronte les témoignages, le portrait de famille idyllique, aussi charmant que la petite toile à la Gainsborough du hall, ce touchant tableau se fissure, le vernis des conventions craquèle et les rancœurs se libèrent, mettant au jour un nœud de haines recuites, d'envie et de ressentiment. Derrière l'harmonie de façade de la famille Carley se révèle un couple désuni faisant depuis des années chambre à part, un fils unique et trop gâté, rongé par le démon des courses, qui n'est venu à Strafford Hall que pour soutirer une nouvelle fois de l'argent à son père. Sur le plan professionnel, ce n'est guère plus brillant, les ventes des derniers romans se sont révélées décevantes et Moore en rejette la faute sur son coauteur dont l'inspiration avait franchement baissé, de fait Trentham renâclait à verser les avances de plus en plus considérables que Carley s'était mis à exiger. Cette question de l'argent aiguille bientôt les recherches de Frost, je me trouve à ses côtés tandis qu'il épluche les relevés bancaires de Carley, et tout de suite une anomalie apparaît, des retraits réguliers, de plus en plus importants, qui ont sérieusement écorné le patrimoine pourtant appréciable du romancier au point de rendre sa situation financière alarmante. Frost soupçonne un chantage et son flair ne le trompe pas, il déniche triomphalement dans le tiroir de la table de nuit de Carley une lettre dont les experts identifient bientôt l'écriture comme étant celle de Kemble. Dans le duo Carley-Moore, c'était Carley le constructeur qui échafaudait les intrigues, auxquelles Moore apportait ensuite son talent narratif et sa science du suspense. Encyclopédie vivante du roman de détection, Kemble a découvert que Carley avait systématiquement pillé un obscur auteur des années 1920, et il le menace de révéler le plagiat. Avec le temps, les exigences du critique deviennent exorbitantes, il réclame à sa victime des sommes impossibles, le matin du crime une violente dispute éclate entre les deux hommes, Carley au bord de la ruine refusant de payer un sou de plus, ivre de colère Kemble s'empare d'un coupe-papier qui traînait sur le bureau et le plante dans la poitrine du romancier. Réunis dans le salon pour la confrontation finale, nous suivons fascinés les explications de

Frost, son raisonnement est si ingénieux qu'il paraît irréfutable. Acculé par le sagace inspecteur, Kemble finit par avouer le chantage mais nie farouchement le meurtre, on procède à son arrestation, il est jugé et condamné.

Mais quoiqu'il soit toujours agréable de voir pendre un critique, cette solution ne m'a jamais entièrement satisfait, car elle n'explique pas pourquoi c'est dans la chambre de Trentham qu'on a retrouvé le coupe-papier sanglant qui a tué Carley, et sans doute est-ce pour cela que j'arpente en tous sens les corridors de Strafford Hall, à la recherche d'une autre vérité. Je repasse dans le fumoir où les hommes avaient coutume de se réunir après qu'Ethel fut montée se coucher, Carley faisant non sans fatuité à Kemble les honneurs de son assortiment de purs malts cependant que Trentham et Moore échangent dans son dos un étrange regard où passe une ombre indécidable, et je crois que c'est ce regard qui m'aiguille dans une direction que n'a pas voulu voir Frost. Traversant le boudoir pour gagner la salle de musique, il me revient qu'une feuille à scandale a titré ironiquement « Un crime littéraire » au lendemain de la mort de Carley, « un auteur de romans policiers assassiné avec son propre coupe-papier ! » – Briggs a fait en sorte que cette manchette déplorable ne parvienne jamais sous les yeux d'Ethel Carley –, et peut-être la littérature fut-elle l'enjeu caché de cette ténébreuse affaire, peut-être Kemble n'a-t-il pas menti en protestant de son innocence. Chacun s'accordait à trouver les derniers romans de Carley-Moore plus faibles, le brio éblouissant des débuts a fait place à l'exploitation mécanique de formules éprouvées, les ventes sont en chute libre et Trentham est aux abois, pour tout dire le tandem est en train de passer de mode. La belle entente de façade entre les deux coauteurs se lézarde, à la vérité il y a toujours eu entre eux une jalousie rentrée que leur succès maintenait en veilleuse, mais à présent plus le temps passe et plus Moore le vieux garçon à la vie terne et rangée se met à haïr profondément Carley, son aisance insolente, ses manières de grand seigneur. Il ne se retient plus de dire à Trentham que Carley est fini comme écrivain, les derniers canevas qu'il lui a proposés sont carrément nuls, il faut faire quelque chose. C'est alors que germe le plan diabolique, l'assassinat planifié comme un coup publicitaire, la mort sensationnelle de Carley ramenant l'attention du public sur les livres du duo et permettant de relancer les ventes, on inventera par la



suite quelques inédits posthumes, Moore assure qu'il pourra les écrire seuls, au besoin Trentham lui fournira un assistant pour l'aider à charpenter les intrigues, il a plein de nègres talentueux sous la main. Qui des deux complices a porté le coup fatal ? Moore est bien trop émotif, la vue du sang le fait défaillir, ce sont d'ailleurs ses terreurs intimes qui donnent à ses narrations leur qualité d'angoisse si prenante, tandis que Trentham est un affairiste sans états d'âme, sa main n'aura pas tremblé lorsqu'il a planté le coupe-papier dans le cœur du romancier.

À présent, j'en suis sûr, les choses se sont déroulées ainsi, et quittant la petite pièce où la pauvre Amy a fait sa macabre découverte, je reprends mon parcours dans la maison déserte et lugubre où je finirai par croire que j'ai toujours vécu, mais bientôt je dois m'avouer que quelque chose coince et continue de me tarauder, car enfin si Trentham a tué Carley de sang froid, pourquoi a-t-il été assez sot pour cacher le coupe-papier dans sa propre chambre au lieu de le laisser dans le corps de sa victime ? Alors je remonte le grand escalier jusqu'à la galerie dominant l'entrée, mes pas foulent une fois de plus l'épais tapis vert d'eau, et longeant les chambres closes je repense à l'incident que Briggs a fini par rapporter, avec combien de réticence, craignant d'entacher la réputation de ses maîtres. Briggs était dans le couloir que je parcours à présent lorsqu'il vit s'ouvrir la porte de la chambre d'Ethel Carley, pensant que celle-ci pourrait avoir des instructions à donner, il attendit, mais au lieu d'Ethel ce fut Moore qui sortit avec précaution, en apercevant Briggs il eut un mouvement de recul mais comprenant qu'il avait été vu il feignit l'aisance en regagnant sa propre chambre. Que faisait-il chez Ethel ? Frost a naturellement soupçonné quelque affaire extraconjugale mais n'a pas creusé cette piste, par respect peut-être pour la veuve éplorée, mais maintenant je sens bien qu'il me faut considérer le curieux ménage à trois formé par un couple battant de l'aile et le collaborateur installé presque à demeure durant les périodes de travail littéraire. L'épouse délaissée finit par trouver plein de qualités à cet homme sans panache, effacé, attentif et sensible qui est tout le contraire de son mari, les confidences s'échangent au coin du feu, Moore prête une épaule compatissante et n'en croit pas sa chance, le tendre sentiment se mue en passion. Bientôt, la situation devient intolérable, les étreintes furtives, les baisers entre deux portes ne font qu'aviver leur frustration, ils

n'en peuvent plus de se voir en cachette, l'ambiance à Strafford Hall est suffocante, Carley se montrant de plus en plus odieux, peut-être parce que les finances sont à la corde en raison du chantage de Kemble mais les amants ne peuvent le savoir, et cela dure des mois, ils se sentent prisonniers d'un piège sans issue, Carley refusera le divorce à coup sûr. Pourtant j'ai peine à croire qu'ils aient prémédité le meurtre, ils ont plutôt dû songer à fuir, caresser indéfiniment le rêve d'une nouvelle vie, jusqu'à ce que survienne la goutte d'eau, un sarcasme, une humiliation de trop de la part de Carley, Ethel s'est défendue comme un animal blessé, elle a saisi le coupe-papier et le geste est parti, elle a reculé horrifiée, oui, voilà comment cela s'est passé.

À présent que tout est clair, le problème résolu, je devrais me sentir soulagé et satisfait, comme lorsqu'on vient à bout d'une grille de mots croisés coriace, et laisser derrière moi Strafford Hall, quitter pour toujours cette maison oppressante comme un tombeau. Malgré quoi je ne sais ce qui me pousse à poursuivre mon errance interminable, passant du salon au fumoir, de la cuisine au grand hall, pour revenir obstinément vers le cabinet de travail. Pour la première fois, considérant le fouillis de notes qui encombre le bureau, je me demande pourquoi Frost a négligé d'en prendre connaissance, pourquoi moi-même je n'y ai accordé qu'une attention distraite. Il est vrai que cet amas décourage l'examen, brouillons inachevés tournant obsessionnellement autour d'une histoire d'adultère et de crime, ébauches d'intrigues inabouties, cent fois reprises et rageusement raturées, témoignages flagrants de l'impuissance créatrice de Carley – ou bien de son esprit tordu ? Les romans de Carley-Moore reposent souvent sur un paradoxe, un meurtre sans cadavre, un enquêteur assassin, un retournement final qui renverse les perspectives en obligeant à reconsidérer sous un angle nouveau tout ce qui a précédé. Et peut-être l'obscur intuition qui me ramène ici m'invite-t-elle à adopter une démarche analogue, à modifier diamétralement mon point de vue – à supposer par exemple qu'un projet de meurtre bien réel se dissimulait sous le plan du livre en cours, à envisager la victime comme un meurtrier en puissance. Carley, c'est évident soudain, avait percé dès le début le secret de polichinelle d'Ethel et de Moore, il a surpris des regards révélateurs entre ces deux innocents tourtereaux incapables de jouer la comédie, et ce n'est pas Ethel qui l'a tué, c'est plutôt Carley, fou

de jalousie, qui a projeté de l'assassiner en faisant en sorte que Moore soit accusé du meurtre. Il a ruminé sa vengeance durant des mois, tout son fatras de notes le montre, cet écheveau d'intrigues inlassablement remaniées pour aboutir au crime parfait. Le matin de sa mort, tout est enfin au point, il descend tout guilleret à l'idée de mettre son plan à exécution, et c'est alors qu'intervient, comme dans un de ses romans, le renversement ultime, le grain de sable inattendu qui fait dérailler l'engrenage. Anthony surgit dans le bureau pour demander à son père d'éponger une nouvelle fois ses dettes, les bookmakers sont à ses basques, mais Carley qui a toujours tout passé à son fils refuse d'avancer un sou de plus, le chantage de Kemble a mis ses finances à sec, une dispute orageuse éclate entre les deux hommes, rouge de colère Anthony se saisit d'un coupe-papier et le geste part tout seul, affolé le fils quitte le bureau et s'enfuit par l'escalier, il se débarrasse du coupe-papier dans la première chambre venue, tandis qu'en bas son père se vide de son sang, malgré le mouchoir qu'il presse contre sa poitrine. Peut-être Carley a-t-il songé avec une ironie amère, tandis que la nuit se faisait en lui, que la réalité lui apportait le parfait rebondissement final d'un roman qu'il n'écrirait pas, oui, maintenant que tout me revient je sais que telle fut ma dernière pensée, et je peux à présent me retirer à jamais de Strafford Hall, assuré qu'il n'y a pas d'autre solution à l'agaçant mystère de mon assassinat et qu'en somme, oui, c'est bien ainsi que je suis mort.

Copyright : Thierry Horguelin (2013)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be



Né à Montréal, Thierry Horguelin vit depuis vingt-deux ans en Belgique. Fut libraire, puis longtemps critique littéraire et de cinéma pour de nombreux journaux et périodiques. Assistant éditorial aux éditions Le Cormier, il supervise les publications de l'asbl Indications et coordonne l'association d'éditeurs Espace Livres & Création. Tient la rubrique des jeux dans le semestriel le *Bathyscaphe*.

Site : locus-solus-fr.net



Du même auteur :

Le Voyageur de la nuit, Montréal, L'Oie de Cravan, 2005

La Nuit sans fin, Montréal, L'Oie de Cravan, 2009

Choses vues, Montréal, L'Oie de Cravan, 2012

